

Idéologie et critique dans les récits zapatistes du Sous-commandant Marcos

Kristine Vanden Berghe

Texte | Bibliographie | Notes | Citation | Auteur

Texte intégral



Dans ce texte nous partirons de la distinction établie par Peter von Zima entre discours critique et discours idéologique, le discours critique étant relativement plus conscient de son propre caractère historique et construit, plus ouvert au dialogue et plus prêt à s'interroger¹. Il semble évident qu'une guérilla produise, au contraire, un discours idéologique dans la mesure où ses communiqués se construisent sur des oppositions simples qui empêchent la réflexion critique et se présentent comme naturelles. Or, si l'Armée Zapatiste de Libération Nationale (EZLN, Mexique, 1994) a suscité tant d'attention, c'est parce qu'elle paraît être l'exception à la règle. Du moins, les qualificatifs que lui appliquent de nombreux observateurs – post guerre froide, postcommuniste et postmoderne – suggèrent qu'elle est perçue comme étant postidéologique.

Entre autres, une analyse des textes produits au sein de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale permet de comprendre cette perception puisque qu'ils créent des interactions peu usuelles entre genres politiques et genres littéraires. Dans ce sens, ils rendent problématiques les oppositions idéologie/politique versus littérature/critique que beaucoup de lecteurs occidentaux contemporains, en dépit du caractère idéologique variable des textes littéraires, tendent à établir.

L'emploi de la littérature par une guérilla incite également à réfléchir à l'instrumentalisation et à l'utilité immédiate ou à terme que la littérature pourrait ou non avoir sur le plan politique. Il s'agit, on le sait, d'un thème épineux, dans la mesure où les concepts instrumentalisation et utilité ne sont pas à la mode dans les études littéraires qui veulent que l'exercice de la littérature soit autarcique, ce qui revient à dire que le champ littéraire doit fonctionner de la façon la plus autonome possible et, en ce sens, être immunisé contre les infractions d'autres champs et surtout de la politique qui, en ce début du xxie siècle, a assez mauvaise réputation.

Ceci est peut-être même doublement vrai pour l'Amérique Latine, où l'autonomisation du champ littéraire est un phénomène relativement récent et où le souvenir de la soumission de la littérature à des exigences politiques est encore très vif. En effet, à des degrés divers, selon les pays, les époques et les écrivains, jusqu'il y a peu, la production littéraire se pliait à l'idéologie politique. D'une part, l'État essayait de coopter les intellectuels dans le but de faire coïncider le code social avec le code symbolique tandis que, d'autre part, les écrivains eux-mêmes s'efforçaient d'instaurer une adéquation de la littérature par rapport à certains objectifs politiques comme critère légitimant la production culturelle². De ce fait, en parlant de champs en Amérique Latine au sens bourdieusien du terme, il a fallu longtemps travailler avec la notion de champs précaires et considérer l'idée de champ culturel comme un ensemble de principes heuristiques plutôt que comme une catégorie de classification. Si on ajoute à cela le fait que les métropoles extérieures ont fonctionné pendant plusieurs siècles en tant qu'instances de consécration, et

• 1 Zima (Peter von) *Ideologie und Theatralisierung der Literatur*, Diskurskritik, Tübingen, Francken, 1989.

• 2 Sigal (Silvia) *Intelectuales, campo cultural. Reflexiones alrededor del caso*

réfractaient de la sorte l'espace culturel local, on comprend mieux encore combien en Amérique Latine la notion de champ littéraire était précaire.

Depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle seulement, avec l'apparition du « nouveau roman hispano-américain », éditeurs, critiques et les écrivains eux-mêmes ont commencé à proclamer et à célébrer l'émancipation de la littérature par rapport aux demandes d'ordre externe, qu'elles soient anthropologiques, sociales ou politiques. À un niveau différent, la sphère politique paraissait évoluer dans la même direction, vers une désidéologisation poussée du débat et de l'activité politiques. La disparition des dernières guérillas survivantes, le processus vers la démocratisation des sociétés, la perte de légitimité du régime cubain, tout paraissait corroborer que même l'Amérique Latine était entrée dans l'ère de la fin des idéologies et de l'histoire.

Ces évolutions, qui semblaient irréversibles, expliquent la stupeur générale quand, le premier janvier 1994, une guérilla composée de milliers de combattants, principalement des indiens mayas, sortit de la forêt mexicaine et que, d'autre part, leur porte-parole commença à diffuser des textes politiques à personnages littéraires. Les réactions initiales étaient négatives : selon Octavio Paz qui consacra entre 1994 et 1997 un bon nombre d'essais au thème dans sa revue littéraire et culturelle *Vuelta*, les zapatistes présentaient un formidable pas en arrière ; pour sa part, son ami et collègue, l'écrivain péruvien Mario Vargas Llosa qualifia la rébellion de « réactionnaire et anachronique »³. La critique ne se limita pas aux cercles plutôt « de droite » ou « conservateurs », sinon que plusieurs intellectuels mexicains réputés « de gauche » niaient la légitimité de la rébellion qu'ils percevaient comme symptomatique d'un mouvement idéologique rétrograde, et qui leur paraissait incompréhensible après la chute du mur de Berlin.

Le premier texte des zapatistes diffusé auprès du grand public – leur déclaration de guerre – confirmait ces attentes négatives en intégrant diverses caractéristiques typiques d'un discours plutôt idéologique : il se basait sur des oppositions simples, n'était nullement autocritique et avait un caractère très performatif puisque ses destinataires étaient invités à donner leur vie pour la réalisation de l'utopie démocratique au Mexique. Cependant, à mesure que le EZLN continuait à publier ses communiqués, la première impression négative céda la place aux sympathisants de plus en plus nombreux. L'évolution dans le jugement d'Octavio Paz illustre ce revirement : ennemi exacerbé de la gauche et opposant radical du recours aux armes, il ne tarda pas à nuancer ses jugements initiaux en faisant l'éloge de la rhétorique littéraire et politique du Sous-commandant Marcos qui innovait, à son avis, la vieille rhétorique creuse de la classe politique mexicaine⁴. De cette façon, de manière progressive, la guérilla cessait d'être considérée comme la dernière manifestation d'un paradigme désuet, et commençait à être vue comme un phénomène radicalement neuf et non idéologique.

Les observateurs des zapatistes qui commencèrent alors à parler en termes de guérilla postmoderne et postcommuniste s'appuyaient entre autres sur deux constatations dont la première est d'ordre historique et la deuxième de type discursif. Du point de vue historique, la guérilla a vu le jour en pleine apogée de la postmodernité, aussi en Amérique Latine. D'autre part, les communiqués de presse qu'elle publie semblent appuyer cette donnée contextuelle puisque les zapatistes s'autoportraient comme étant très critiques, non seulement de l'idéologie hégémonique au Mexique, mais aussi vis-à-vis des idéologies des gauches latino-américaines traditionnelles. Cette critique de l'idéologie va de pair avec un autoportrait dans lequel ressortent la volonté expresse de dialogue et la modestie de ne vouloir être qu'un incitant en faveur de la démocratisation du Mexique. Ces caractéristiques sur lesquelles les zapatistes insistent beaucoup ont été reprises de façon peu critique par de nombreux observateurs qui commencèrent à mettre en avant la grande ouverture des guérilleros, leur volonté déclarée de communiquer avec quiconque voulait devenir leur interlocuteur, leur manque d'intérêt pour prendre le pouvoir et leur hétérodoxie radicale du point de vue idéologique. Dans ce qui suit, nous nuancerons ce portrait.

Vu que la plupart des recherches sur l'Armée Zapatiste sont de nature sociologique et politique, elles ne prêtent guère attention à un autre aspect de la guérilla qui, à mon avis, représente une de ses nouveautés les plus radicales, à savoir la littérisation d'un discours en principe politique et d'un genre discursif politique, le communiqué de presse. Cette intrusion de la littérature se manifeste notamment dans l'importance accordée au code poétique, l'emploi d'une parole créatrice qui veut être le contraire d'un reflet, ainsi que dans la mise en place de schémas actantiels à personnages fictifs. Il s'agit d'une pratique inusitée en Amérique Latine où, si le champ littéraire y a été longtemps très perméable aux réfractions du champ politique, le contraire n'a pas souvent été le cas. Or, ici nous avons donc un phénomène inverse d'un discours politique qui s'ouvre à la fiction littéraire. On peut penser que cette littérisation du discours de la guérilla contribue dans une grande mesure à suggérer le qualificatif "postmoderne" que les observateurs et chercheurs avancent. En effet, l'option de recourir à la fiction implique que la revendication de représentativité diminue. Aussi confirme-t-elle la difficulté de transparence du discours, de transposition fidèle et de relation factuelle entre texte et contexte. Elle signale, au contraire, le caractère médiatisé de cette relation ainsi que la nature subjective de l'expérience de la réalité. La conscience de ne présenter qu'une énième construction de la réalité paraît ainsi omniprésente⁵.

Parmi les nombreux aspects qui permettent d'examiner la relation entre idéologie et critique dans les récits zapatistes, nous en avons sélectionné trois. Un examen de la structure formelle des textes zapatistes permet de présenter l'architecture du discours et de faire une première réflexion sur le thème. Du point de vue du contenu,

• 3 Vargas Llosa
« México en llamas »,
País, 16 janvier 1994,
pp. 13-14.

• 4 Paz (Octavio)
« Chiapas : hechos y
gestos », *Vuelta*, n° 10,
mars 2004, pp. 55-56.

• 5 Pour une discussion
plus élaborée du caractère
prétendument postmoderne
de l'EZLN, voir (...)

l'opposition à l'idéologie hégémonique d'une part et le renvoi intertextuel de l'autre permettent d'illustrer la présence simultanée et le fonctionnement ambivalent d'éléments idéologiques et critiques dans les récits analysés.

Vers la mi-janvier 1994, le gouvernement mexicain et les guérilleros ont négocié un cessez-le-feu et, depuis lors, ceux-ci ont abandonné les armes en faveur de textes écrits et de discours oraux. Le premier canal de communication employé par la guérilla pour rendre publiques ses revendications fut assez traditionnel : des centaines de communiqués de presse ont été publiés dans des journaux nationaux et locaux. Mais comme l'apparition de la guérilla coïncida avec l'essor des moyens de communication électroniques, dans un temps record on pouvait les lire partout dans le monde, traduits dans plusieurs langues et publiés sur un grand nombre de sites web.

Le premier aspect qui attire l'attention des textes zapatistes publiés dans la presse est leur architecture. Les communiqués de presse proprement dits sont signés par une des instances d'énonciation de la guérilla, le CCRI – CG (Comité Clandestin Révolutionnaire Indien – Commandement Général). Normalement, ils sont précédés d'une brève lettre d'accompagnement dont le ton est désinvolte. Que les zapatistes annoncent leurs communiqués dans des lettres d'accompagnement, aussi courtes soient elles, ne manque pas d'intérêt. Le fait de communiquer sous forme de lettre contribue à leur donner un ethos de personnes ouvertes au dialogue et confirme ainsi dans la forme diverses affirmations des zapatistes sur eux-mêmes puisqu'ils se définissent constamment comme des gens prêts à accepter les opinions alternatives. Moins courant encore du point de vue des traits génériques du communiqué de presse est le fait que les lettres d'accompagnement sont presque systématiquement accompagnées à leur tour de post-scriptum, un genre discursif à part entière qu'on associe plutôt à la correspondance privée et informelle.

Le fait que le post-scriptum soit plus ou beaucoup plus long que la lettre à laquelle il ne devrait être en principe qu'un petit ajout, atteste une autre inversion des règles du genre discursif du communiqué de presse et signifie en même temps une subversion des normes du genre épistolaire. A nouveau, on peut associer cet élément formel à un trait que les zapatistes revendiquent dans leurs autoportraits : la subversion de la forme peut être mise en relation avec le rôle subversif que les guérilleros entendent jouer par rapport à la politique mexicaine et internationale. Cette subversion s'accroît encore puisqu'une lettre d'accompagnement des zapatistes peut facilement être accompagnée de six, sept ou huit post-scriptum. En d'autres mots, les textes publiés par la guérilla se construisent comme des poupées russes, compliquées et hybrides, dont la hiérarchie se perd dans la multiplicité et les bifurcations, et qui font penser au modèle du rhizome de Deleuze et Guattari. Dans ces post-scriptum, le lecteur trouve des blagues, des poèmes ainsi que des récits littéraires avec des personnages fictifs et une grande dose d'intertextualité de type littéraire. Le contenu de ces textes appuie souvent mais pas toujours de façon métaphorique celui des communiqués politiques. Contrairement à ceux-ci, signés par le CCRI, les lettres d'accompagnement et les post-scriptum sont signés par le porte-parole le plus connu de l'EZLN, le Sous-commandant Marcos.

Marcos est le pseudonyme d'un métis, intellectuel, ancien professeur d'université et ancien étudiant en Philosophie et Lettres qui a rédigé un mémoire de licence à partir des idées de Michel Foucault. En tant que disciple de Foucault – et en toute probabilité aussi de Gramsci⁶ – il est clair que Marcos connaît le pouvoir des mots. De plus, le fait qu'il écrive aussi des récits littéraires est une preuve de la confiance qu'il a dans la littérature quand il s'agit de transformer le sens commun qui sous-tend l'hégémonie d'une société, de la société mexicaine en l'occurrence.

L'architecture hybride des communiqués zapatistes influence sans doute la façon de laquelle ceux-ci sont lus. Leur réception fait penser en effet que la combinaison étroite de textes politiques et de textes littéraires est un des facteurs qui fit qu'on célébrait le discours zapatiste comme postmoderne et non idéologique. Le discours politique était perçu comme moins idéologique à cause de sa combinaison étroite avec un discours littéraire. En même temps, les textes littéraires généralement n'étaient pas lus comme des textes très idéologiques puisque, dans une certaine mesure, ils proposaient un contrepoids, moins transparent et moins transitif, vis-à-vis du discours politique qu'ils accompagnaient.

En 1998 et 1999, les premiers volumes des récits de Marcos ont été publiés, et ils sont réédités jusqu'à nos jours, dans divers pays, en différentes langues. Or, ceci implique que les fragments littéraires ont été séparés des parties non littéraires du discours zapatiste, une coupure qui n'est pas sans conséquences. En premier lieu, les textes littéraires perdent en partie leur fonction d'être un écran de perception ou une métaphore du thème politique abordé dans les communiqués. Sous cette forme, le discours zapatiste devient dès lors moins politisé. Cette évolution est également perçue ainsi par des institutions de la littérature telles que les librairies : à Mexico, en 2001, les volumes initiaux des zapatistes se trouvent dans la section « politique et société », alors que les derniers volumes et les contes de Marcos sont placés, en 2003, dans la section « littérature ». Parallèlement, la coupure entraîne une visibilité croissante du Sous-commandant Marcos dont la voix devient plus forte, puisque, dans ces volumes de récits, la voix directe des guérilleros indiens se perd. Mais plus que tout, le discours perd en partie son caractère original, puisque la structure compliquée des poupées russes est abandonnée en faveur de collections de récits dans lesquelles la subversion du système des genres littéraires n'est plus tellement visible, du moins au niveau formel.

• 6 Bruhn (Kathl) « Antonio Gramsci Palabra Verdadera Political Discourse

En vertu de leur nature publique, les communiqués de la guérilla et les récits littéraires de Marcos ne rendent pas compte de la véritable identité de la guérilla, mais ils essaient de lui forger une certaine image publique. La présentation des caractéristiques formelles des communiqués a permis de démontrer combien l'Armée Zapatiste s'efforce de se créer un portrait critique et non idéologique. Le caractère alternatif de son discours reflète sa volonté de se démarquer par rapport aux guérillas du passé, sa nature subversive peut être mise en relation avec le rôle qu'elle espère jouer par rapport aux centres du pouvoir, et sa décision de diffuser ses demandes et ses convictions sous forme de lettres attire l'attention sur son souhait de communiquer avec des instances externes. Afin de voir si cette image se confirme au niveau du contenu des récits de Marcos, nous analyserons d'abord comment s'y profile la critique de l'idéologie gouvernementale et celle de la « vieille gauche ». Ensuite nous nous pencherons sur le fonctionnement des citations intertextuelles.

Un des protagonistes des récits de Marcos est un scarabée appelé Durito, ou « le petit dur ». Durito, véritable personnage postmoderne, adopte des identités différentes parmi lesquelles celle de chevalier errant. Il se présente alors comme Don Durito de la Lacandona, combattant inlassable contre le néolibéralisme et la globalisation dans la jungle mexicaine assisté par un écuyer, le Sup ou SupMarcos. Marcos, par conséquent, réunit plusieurs fonctions : guérillero, porte-parole des zapatistes et auteur des récits littéraires, il est aussi un des protagonistes de ceux-ci et, en plus, le narrateur principal. Mais c'est Durito qui, en tant qu'intellectuel dans les récits et comme son exemple Don Quichotte, donne des leçons sur mil et une choses à son Sancho Panza. C'est précisément dans ces leçons et conférences que Durito se met à fulminer contre l'idéologie que le gouvernement mexicain diffuse comme fausse conscience.

À un certain moment Durito raconte une fable intitulée « Histoire de la petite souris et du petit chat ». La petite souris veut entrer dans la cuisine pour manger mais le chat le lui empêche. Après avoir réfléchi longtemps, la souris se rend compte que seule une solution drastique peut résoudre les problèmes.

et alors la petite souris dit : 'Cela suffit!' Et elle prit une mitraillette et tua le petit chat et elle alla à la cuisine et elle vit le petit poisson, le petit lait, et le petit fromage qui étaient périmés et qu'on ne pouvait plus manger, et ensuite elle revint là où se trouvait le petit chat et elle l'équarrit et ensuite elle fit une grande barbecue et invita tous ses amis et toutes ses amies.⁷

Les fables situent les hommes au pouvoir systématiquement dans une relation antagonique avec les dominés. Dans cette mesure, elles démasquent implicitement l'idéologie populiste du discours gouvernemental qui ne parle jamais d'un tel antagonisme puisque il n'emploie guère les signifiants qui correspondent aux signifiés « gouvernants » ou « gouvernés »⁸. Durito critique également la langue idéologique du gouvernement de façon plus directe, en dévoilant que celui-ci la manipule afin d'atteindre des objectifs politiques éphémères, ce qui fait croître l'ambivalence et l'indifférence sémantique.

On se serait attendu à ce que l'auteur adopte un discours idéologique à rebours. Cependant, il se distancie du discours de la gauche, précisément dans la mesure où celui-ci est idéologique et cherche le pouvoir. Ainsi, Durito, dans une de ses conférences magistrales incluses dans les récits, se met à proscrire le mot 'Révolutionnaire' du paradigme sémantique auquel les zapatistes s'associent :

Bon, il s'agit du fait que l'attitude adoptée par un être humain devant les chaises est celle qui le définit politiquement. Le Révolutionnaire (ainsi, avec des majuscules) regarde avec mépris les chaises et il dit et se dit : « je n'ai pas de temps pour m'asseoir, la mission grave que l'Histoire (ainsi, avec majuscule) m'a confiée m'empêche de m'occuper de niaiseries ». Ainsi il passe sa vie jusqu'à ce qu'il arrive devant la chaise du pouvoir, il renverse d'un seul coup celui qui y est assis, il s'assoit avec les sourcils froncés, comme s'il était constipé, et il dit et se dit : « L'Histoire, ainsi, avec majuscule, s'est accompli. Tout, absolument tout, acquiert du sens. Je suis assis sur La Chaise (ainsi, avec majuscule) et je suis la culmination des temps ». Il y reste jusqu'à ce qu'un autre Révolutionnaire (ainsi, avec des majuscules) arrive, le renversa et l'histoire (ainsi, avec des minuscules) se répète⁹.

Dans ces récits, par la bouche de Durito, Marcos critique constamment l'emploi essentialiste et dogmatique des concepts relatifs aux idées révolutionnaires. Aussi démasque-t-il comme fausses les oppositions idéologiques sur lesquelles les discours révolutionnaires traditionnels se construisaient. La représentation du monde dans des dichotomies simples telles que les « bons » *versus* les « mauvais » ou « droite » et « gauche », par exemple, ne fonctionne plus¹⁰. En prenant ses distances par rapport à ces oppositions binaires, il paraît vouloir démontrer que les zapatistes sont capables de reconnaître le caractère construit des discours, la nature subjective des représentations de la réalité, quel que soit leur énonciateur ou leur orientation politique. Son propre discours tire sa légitimité dans une mesure importante de ce jeu positionnel vis-à-vis des discours idéologiques de certaines gauches orthodoxes du passé. Ses textes font preuve en effet d'un effort visible de la part de l'auteur pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs, de proposer de nouvelles dichotomies et de nouveaux catéchismes.

• 7 Subcomandante Insurgente Marcos, *Durito de la Lacandona*, Chiapas, CIACH, 1999, p. 14 (...)

• 8 Sosa Álvarez, *Ensayo sobre el discurso político mexicano*, UNAM/Porrúa, 1999, p. 14 (...)

• 9 <http://www.ezlnet.org/ingles/comunicado/octubre2002.htm> (...)

• 10 Subcomandante Insurgente Marcos, *Durito de la Lacandona*, cit., p. 100 (communication du 14 octobre 2002) (...)

Aussi, l'autoportrait des zapatistes, qui se construit dans des termes souvent moqueurs et humoristiques, est assez différent des images solennelles des guérillas qui se présentent comme des avant-gardes. Dans un de ses récits, Marcos fait part des discussions dans la cellule d'études politiques de l'EZLN lorsque celle-ci se cherchait un nom :

en l'honneur d'Etores [sic] Scola, nous nous sommes baptisés « affreux, sales et méchants ». Mais il y eut des protestations, Camilo dit que affreux et sales cela allait encore, mais que le fait de se présenter comme des méchants, c'était une vision simpliste et manichéenne. Camilo proposa de changer « méchants » par « grossiers » et ainsi on se mit d'accord sur « affreux, sales, méchants et grossiers »¹¹.

Moyennant de tels exercices ironiques de relativisation de soi, l'auteur veut montrer que les zapatistes ne se voient pas comme les sauveurs du monde, ni ne se prennent trop au sérieux.

Mais la manifestation la plus radicale du caractère critique et autocritique du discours de Marcos qui se manifeste constamment sous la forme de l'autodérision est que, dans les récits de Durito, il se moque même du message clé des zapatistes, que ceux-ci expriment dans d'autres textes. L'idée que les pauvres, dans les marges, forment la pierre angulaire de l'histoire humaine, est contestée de façon burlesque. Don Durito veut démontrer à son écuyer Marcos que, dans l'histoire ainsi que dans la nature, ce qui est petit soutient ce qui est grand. Afin d'illustrer ce principe il grimpe sur son petit piano, qui se trouve à son tour sur sa petite table à écrire: « L'argument tombe avec le piano et le bureau tombe sur sa carapace »¹². La thèse selon laquelle « ceux d'en bas » sont le moteur de l'histoire est démentie par une scène burlesque qui suggère que le discours de l'EZLN est aussi historiquement construit que n'importe quel autre, n'aspire pas à avoir une valeur universelle ni prétend dire des vérités absolues. Le scepticisme de la raison unique, la volonté expresse de ne pas se présenter comme un mouvement d'avant-garde, la parodie de divers discours historiques ainsi que le fait de se moquer des principes de son propre discours sont des pratiques avec lesquelles Marcos fabrique aux zapatistes un autoportrait critique et anti-idéologique.

Ce qui précède permet de conclure que la critique du discours politique mexicain va de pair avec une distanciation par rapport à la littérature rebelle de gauche. En ce sens, les récits sur Durito ne sont pas seulement ce que soutient Armando Bartra, un pastiche du roman de chevalerie¹³, sinon que, de la même façon que Cervantes se basa sur ce vieux genre pour le parodier et le confronter avec des éléments de la culture populaire contemporaine, les textes sur Durito s'éloignent de la littérature engagée traditionnelle en Amérique Latine, au moins dans la mesure où celle-ci était dogmatique et triste. Ils démystifient le messianisme de la littérature de la résistance, solennelle, austère et pleurs de victimes. Si cette littérature politisait souvent les genres littéraires, Marcos littérarise le genre politique du communiqué de guérilla, peut-être dans l'espoir que la vie devienne plus agréable et que la réalité termine par imiter l'art, un souhait qu'il exprime à diverses reprises. Les recours littéraires qu'il utilise à cette fin coïncident avec beaucoup de ceux qui sont utilisés par Cervantes. Il combine langue populaire et langue culte, il varie ses recours et les accumule en jouant avec les mots. Et, surtout, Marcos partage avec Cervantes le souci de chercher un équilibre entre la pédagogie et l'amusement, et d'éviter que le plaisir de la lecture se sacrifie trop à l'édification.

Cependant, le discours est marqué par des fissures qui, sous forme de contradictions, montrent les limites de son caractère apparemment non idéologique et même anti-idéologique. Ainsi, le rejet des vieilles certitudes seul dans une première lecture peut être défini comme l'indice d'une attitude systématiquement anti-essentialiste et soupçonneuse des concepts politiques et sociaux utopiques qui puissent libérer le peuple et avoir une validité universelle. Dans les textes de Durito, les concepts comme « révolution », démasqués comme étant des constructions rhétoriques au service de l'idéologie, sont en réalité substitués par d'autres concepts non moins construits comme « les droits des peuples » et « la mémoire », que Marcos assume comme étant des formations prédiscursives puisqu'il les utilise selon une approximation globalisante et non historique¹⁴. La pratique déconstructiviste de Marcos dévie le regard également de nouvelles paires d'oppositions (État/Société Civile; mauvais gouvernement/ Droits des peuples) dont le caractère construit est plus difficile à reconnaître pour la simple raison qu'elles sont plus dans l'air du temps et forment partie du « sens commun » actuel. En plus, la déconstruction des discours traditionnels de la gauche et des concepts « droite » et « gauche » alternent avec un emploi non problématique des mêmes concepts et il est clair que la préférence de Marcos va vers la gauche. L'exercice de relativisation de soi n'est pas non plus pratiqué de façon systématique puisque l'EZLN est occasionnellement présenté comme une avant-garde. Marcos décrit les zapatistes en effet à plusieurs reprises comme des hommes et des femmes « armés de vérité et de feu¹⁵ ».

L'étude du renvoi intertextuel dans les récits de Marcos permet de tirer des conclusions semblables dans la mesure où, sous une apparence de grande hétérogénéité et indétermination, l'idéologie entre en sourdine.

Les nombreux liens intertextuels, comme ceux qui se tissent entre Durito et Don Quichotte, ont entraîné que d'autres écrivains – le plus connu étant sans doute Gabriel García Márquez qui, avec Rafael Pombo, a obtenu un long entretien du Sous-commandant¹⁶ – ont interrogé Marcos sur ses préférences littéraires. Le poète argentin Juan Gelman a été un des premiers à l'interviewer à ce sujet¹⁷. La réponse de Marcos est intéressante puisqu'il contraste ses goûts plus

• 11 Subcomandante Insurgente Marcos, *Durito de la Lacanja cit.*, p. 68 (communiqué du 30 (...))

• 12 *Ibid.*, p. 90 (communiqué du 1996).

• 13 Bartra (Armando), « Mitos en la aldea », dans : *ibid.*, p. 12.

• 14 Vanden Bergh (Kristine), « Memoria y conquista en el discurso », p. 163 (communiqué février 1994) ; (...)

• 15 EZLN, *Documentos comunicados I*, México, p. 163 (communiqué février 1994) ; (...)

• 16 García Márquez (Gabriel) et Pombo (Rafael), « Habla Marcos », 25 mars 2001, (...)

récents avec ses préférences du passé, en disant qu'avant il ne s'intéressait qu'à la poésie sociale. Au contraire, au moment de l'interview, dit-il, il se laisse inspirer entre autres par « la poésie qui travaille sur la langue elle-même et il n'importe pas tellement ce qu'elle dit que la façon dont elle manie la langue ». Il attire l'attention ici sur un processus de désidéologisation et suggère que ses préférences littéraires ne sont plus déterminées par ses préférences politiques et qu'il ne croit plus que le processus de réduction esthétique au nom de la vérité politique fonctionne nécessairement en faveur de celle-ci. Bien que, à première vue, cette affirmation soit digne de foi, j'ai préféré entreprendre une lecture à rebours afin de la vérifier et de voir s'il n'y a aucun critère qui guide la sélection des intertextes.

Les auteurs cités ou mentionnés par le Sous-commandant paraissent en effet former un groupe très hétérogène. Certes, plusieurs d'eux sont réputés pour avoir été critiques vis-à-vis du sens commun de leur époque, et leur attitude critique en général a été associée à une position progressiste ou de gauche. Ceci est évidemment le cas de Paul Éluard, Bertolt Brecht, Julio Cortázar et Eduardo Galeano. D'autre part, Marcos ne se limite pas à citer ces écrivains associés au paradigme traditionnel des auteurs de gauche tel qu'il circula en Amérique Latine les dernières décennies sinon qu'il renvoie aussi à Dante et à Shakespeare, à Lewis Carroll et à Valle-Inclán, à Pessoa et à Cervantes. Il fait donc allusion à des écrivains de différentes nationalités, qui écrivent dans des langues différentes, qui pratiquent différents genres littéraires et dont la réputation ne s'explique pas par de simples motifs idéologiques.

Avant de conclure en faveur du caractère non idéologique de ces citations, il est bien entendu nécessaire d'analyser quelle est leur fonction dans le discours. S'agit-il de citations qui contribuent à créer une vraie polyphonie, un dialogue authentique entre diverses voix, ou contribuent-elles, malgré leur apparence d'hétérogénéité, à uniformiser le message en tant qu'autorités qui viennent de l'extérieur ? L'examen de l'intertextualité avec le Quichotte permet d'y voir plus clair.

Pour comprendre cette intertextualité, une remarque préalable sur le contexte s'impose. Les observateurs les plus critiques et les ennemis de l'EZLN ont toujours attiré l'attention sur les difficultés entraînées par la prétention de Marcos (devant les zapatistes indiens) ou des zapatistes (devant les autres indiens non zapatistes) de représenter une population marginale très hétérogène. Selon quelques-uns de ces critiques, Marcos est un obstacle pour la représentation directe des indiens marginalisés qu'il dit représenter, et il les utilise en plus en fonction de ses ambitions personnelles. De leur point de vue, Marcos est un de ces intellectuels latino-américains typiques qui disent parler pour le peuple mais ne pensent qu'à augmenter leur propre capital symbolique. Il ne dit pas seulement aux pauvres comment ils doivent se comporter, mais en plus il les manipule et il leur fait peur¹⁸. Durant les premières années de la lutte, les zapatistes ont eu le souci constant de diffuser leur propre version sur la hiérarchie dans leurs rangs. Or, on peut affirmer que l'intertextualité avec le Quichotte ainsi que les personnages de Durito et de son écuyer font partie de cette stratégie développée pour réfuter cette accusation.

Le petit scarabée à la carapace dure adopte, on l'a déjà dit, des identités différentes selon l'occasion. Et bien qu'il soit avant tout un petit animal, il est aussi l'intellectuel dans les communiqués de Marcos et il porte sur le dos les attributs, vieux et modernes, liés à ce statut: d'une pipe jusqu'à un mini micro-ordinateur. En même temps, Durito se présente comme chevalier errant. Pour jouer ce rôle, il emploie également une série d'attributs: un petit couvercle d'un médicament lui sert de bouclier, un clip redressé est sa lance, une petite branche devient son épée, qu'il appelle Excalibur. La moitié d'une coquille d'une noisette de bois sur sa tête lui sert de casque et une tortue – son coursier – complète sa tenue. En baptisant Durito *Don Durito de la Lacandona*, Marcos le transforme en un chevalier errant, un Don Quichotte contemporain. Cette association permet d'attirer l'attention sur différentes caractéristiques fondamentales du personnage, comme son engagement en faveur de ceux qui ont besoin d'aide, son idéalisme et sa folie judicieuse.

Le personnage Durito lutte en premier lieu pour l'émancipation des subalternes et est en même temps l'un d'eux. Scarabée, non seulement n'appartient-il pas à l'espèce humaine, mais aussi est-il un des plus petits et des plus vulnérables parmi les animaux. Quand il apparaît pour la première fois, il est en train d'étudier les stratégies du néolibéralisme en Amérique Latine. Il le fait uniquement dans son propre intérêt puisqu'il veut savoir combien de temps cela prendra avant que le néolibéralisme soit vaincu. Ce n'est qu'à ce moment-là que disparaîtront de la jungle les bottes de soldats et de guérilleros¹⁹. Ensuite, plus de deux ans après cette première apparition, Durito annonce la fondation d'un cercle anti-botte²⁰. L'association du scarabée avec la figure de Don Quichotte renforce tous ces traits : fou, utopiste et ingénu, le protagoniste de Cervantes est également marginal en beaucoup de sens.

D'autre part, le petit Durito est celui qui est associé aux livres et à la sagesse. Il est l'intellectuel dans les communiqués, puisque les parties explicitement didactiques – comme les cours et les conférences qui s'intègrent dans les récits –, lui sont systématiquement attribués. À travers son protagoniste scarabée, Marcos rend donc ses lettres de noblesse à la sagesse de tous ceux qui se trouvent dans une situation excentrique par rapport aux centres traditionnels du savoir. Cependant, il ne sublime ni n'encense un tel savoir. Au contraire, il le relativise en se moquant constamment de Durito et en l'associant à la figure de Don Quichotte, un personnage ambivalent qui évoque en même temps la folie et les limites du jugement sage. En mettant en relation les textes sur Durito avec le contexte de la lutte zapatiste, il est clair que le chevalier errant représente les guérilleros. Tout comme ceux-ci, il

• 17 Gelman (Ju) « Nada que ver co armas », *La Jornada*, avril 1996.

• 18 La critique la plus connue sur ce point est probablement celle de Rico et Bertrand de

• 19 Subcomandante Insurgente Marcos *Durito de la Lacandona*, p. 12 (communiqué du 10 (...))

• 20 *Ibid.*, p. 164 (communiqué du 10/11/1996).

lutte en tant qu'idéaliste un peu fou dans la marginalité et il souhaite la fin du néolibéralisme. En même temps, il représente les indiens dans la mesure où il est présenté comme le dépositaire d'un savoir excentrique.

Dans les textes sur Durito, le dialogue est un principe essentiel et le scarabée chevalier errant ne tarde pas à s'attribuer un écuyer, un Sancho Panza, le SupMarcos. Le guérillero Marcos, auteur et narrateur, se voit donc sous les traits d'un personnage qui joue surtout un rôle d'interlocuteur. Dans ce personnage ressort un trait spécifique: par rapport à Don Durito de la Lacandona : Sancho Panza / SupMarcos occupe une position subordonnée et dépendante. En fait, Marcos intensifie la position de subordination du personnage qui lui correspond. En sa qualité d'écuyer, il devrait aider et servir son maître, cependant, et tout au contraire, il a constamment besoin de l'aide de celui-ci. À un de ces appels à l'aide, Durito répond :

Moi, mon seigneur, je suis un chevalier errant et les chevaliers errants ne pouvons manquer de porter secours à ceux qui ont besoin de notre aide, quelle que soit la taille de leur nez et aussi délinquant soit le déshérité en question²¹.

Autrement dit, le SupMarcos/Sancho Panza est doublement dépendant. Aussi le Sous-commandant se décrit-il comme un antihéros. Dans ce contexte de références littéraires et de jeux intellectuels, son image est parfois celle d'un écuyer et parfois celle d'un professeur distrait. Il pense en effet souvent à la lune, il ne sait jamais respecter les dates limites des journaux ou des organisateurs de colloques (alors c'est Durito qui doit donner un coup de main), c'est un vrai paresseux et, en plus, il a un nez formidable. Durito se base sur ce dernier trait pour l'appeler « mon écuyer décadent et à grand nez²² » et pour établir des comparaisons avec Cyrano de Bergerac, tout en observant que celui-ci écrivait mieux²³.

Quand on connaît les critiques que la formation universitaire et la provenance de Marcos ont suscité, il est légitime de lire le personnage de Sancho Panza dans *Don Durito de la Lacandona* comme une réponse littéraire et fictive du Sous-commandant à tous ceux qui le critiquent. Marcos essaie, à travers divers narrateurs-personnages qui lui correspondent et qui se trouvent dans une situation subalterne de dépendance, de rapprocher discursivement le lieu d'où il parle aux indiens dont il dit traduire les messages.

Mais les histoires, surtout celles où apparaît Durito, sont polysémiques, de façon que nous pouvons avancer une autre hypothèse par rapport au thème de l'identité de Marcos. En fait, Durito ne se présente pas seulement comme Don Quichotte et Marcos ne se déguise pas uniquement en Sancho Panza. À mesure que les textes se publient, les identités se multiplient et s'effacent, et Marcos finit par construire des images parfois contradictoires de son identité. À l'occasion de l'ouverture de la « Première Rencontre Intercontinentale pour l'Humanité et contre le Néolibéralisme » Marcos s'adressa à son public en ces termes :

Bonne après-midi à tous. Nous sommes un peu en retard et nous vous demandons de bien vouloir nous excuser mais nous nous sommes heurtés à des géants multinationaux qui voulaient nous empêcher d'arriver. Le major Moisés nous dit que ce sont des moulins à vent, le commandant Tacho que ce sont des hélicoptères. Moi je vous dis que vous ne devez pas les croire : c'étaient des géants²⁴.

Dans cette citation, Marcos s'attribue le rôle de Don Quichotte – celui qui imagine voir les géants – au lieu de celui de Sancho Panza. À un autre moment, il se transforme dans l'esprit de Durito, dans « mon cher Watson²⁵ » ou encore, « Watson Sup²⁶ ». Ceci ferait penser que Durito se présenterait comme Sherlock Holmes. Or ce n'est pas le cas, parce qu'une fois de plus les relations se compliquent. En effet, il apparaît que Sherlock Holmes est un ancien élève du scarabée qui s'étonne du fait que « Jolms » soit devenu un personnage littéraire fameux. Un autre écrivain qui devint fameux grâce à Durito est Bertolt Brecht. Il s'avère que Durito est le véritable auteur de l'oeuvre de Brecht à qui il laissa l'honneur, par sympathie, de signer ses textes. Durito dit à Marcos:

bon je dois te dire que Bertolt se limita à transcrire ce que je lui dictais. Quelque chose de très semblable à ce que tu fais maintenant. Mais ce détail-là il vaut mieux ne pas le rendre public²⁷.

Pour rendre hommage à Brecht, Durito est d'accord de faire comme si les deux avaient écrit ensemble le texte en question. Son titre: « conférence conjointe du Bertolt et du Durito ». Le lieu et la date: « Berlin-San Cristóbal, 1949-1996 ». Marcos dit à un certain moment à Durito: « Je pense que tu es en train de confondre les temps et les romans²⁸ ». À cette critique, Durito oppose à chaque fois sa propre vision en regrettant que Marcos ne puisse la partager puisqu'il ne connaît pas la théorie d'Umberto Eco sur la « opera aperta²⁹ ». En plus d'être un adepte de ladite théorie, Durito est convaincu que la nature imite l'art³⁰, une affirmation qui confirme la fonction prioritaire des

• 21 *Ibid.*, p. 53 (communiqué de r

• 22 *Ibid.*, p. 15 (communiqué du 1 septembre 1996).

• 23 *Ibid.*, p. 12 (communiqué du 6 septembre 1996) et p. 153 (communiqué du 1 septembre 1996).

• 24 Cité par Vázquez Montalbán (Manuel Marcos : El señor de los espejos, Madrid, A (...))

• 25 Subcomandante Insurgente Marcos *Durito de la Lacandona*, op. cit., p. 75 (communiqué du 17 (...))

• 26 *Ibid.*, p. 18 (communiqué du 1 septembre 1995).

• 27 *Ibid.*, p. 13 (communiqué du 5 septembre 1996).

• 28 *Ibid.*, p. 33 (communiqué du 4 septembre 1995).

• 29 *Ibid.*, p. 91 (communiqué du 1 septembre 1996).

signes dans la guérilla zapatiste.

La confusion entre personnages et voix et le questionnement de la fonction de l'auteur dans les textes sur Durito sont autant d'éléments qui incitent à voir les personnages créés par Marcos, et surtout ceux qui lui correspondent, en relation avec la nature échangeable et fluctuante des identités individuelles dans les rangs zapatistes. Parmi les guérilleros, chacun est tout le monde et tous sont chacun, l'identité de Marcos n'est pas importante alors même qu'il prête sa voix à la communauté. Ainsi, le fonctionnement des intertextes illustre que, même les citations apparemment les plus innocentes et dénuées d'intention appuient le message hégémonique et contribuent de la sorte à uniformiser le contenu.

L'absence de certains auteurs marque à sa façon les limites du dialogue intertextuel et fait ressortir que les références intertextuelles fonctionnent dans une bonne mesure comme un mécanisme d'unification idéologique. Surtout l'absence de références à Octavio Paz attire l'attention ne fût-ce que à cause de toute la symbolique du masque, tellement semblable chez les deux auteurs. Des absences pareilles font penser aux frontières du grand dialogue des zapatistes et confirme que, en dépit de ses affirmations sur le thème, Marcos tend à marginaliser ses adversaires politiques, et que la poétique littéraire est subordonnée à l'ethos politique. Dans le contexte de la pratique citationnelle cela signifie un retour de l'idéologie.

Cependant, il y a une troisième catégorie de références intertextuelles qui alterne avec les deux précédentes, leur sert de contrepoids et contribue à rendre moins visible et peut-être même discutable le caractère idéologique du discours. Il s'agit d'une série de citations de Jorge Luis Borges dans lesquelles Marcos exprime son admiration pour l'écrivain argentin³¹. Or, il faut se rappeler que Borges a été pendant longtemps le point de mire de la gauche latino-américaine pour être manifestement apolitique ou pour être d'extrême droite quand il se voyait acculé à prendre position. Dans ce sens, cet intertexte d'un écrivain parfois perçu comme étant non idéologique, parfois comme très conservateur confirmerait l'affirmation de Marcos que j'ai citée avant sur le caractère non politique de ses préférences littéraires et confirmerait en même temps le caractère ouvert, dialogique et non idéologique de son propre discours. À un certain moment, Marcos affirme à la fin d'une assemblée publique : « Il pourrait paraître étrange que, pour clôturer cette assemblée, je cite, ensemble avec les poètes nahuas, le Popol Vuh et Borges. Surtout à cause de Borges³² ». Ce commentaire métatextuel et autoréférentiel de Marcos sur cet intertexte est extrêmement significatif.

En premier lieu, l'auteur formule une hypothèse sur l'horizon d'attente de ses lecteurs en disant implicitement que ceux-ci ne s'attendent pas à entendre des références à Borges et, par conséquent, qu'ils s'attendent à un discours idéologique. En même temps, l'expression « pourrait paraître étrange », suggère que Marcos indique qu'il transgresse cet horizon consciemment. De cette façon, il se construit à nouveau un portrait alternatif d'un guérillero au discours ouvert et non idéologique.

Mais les citations de Borges ont encore une autre implication et vont dans le même sens que le choix de la forme épistolaire et que la critique au traditionnel discours idéologique de gauche dans la mesure où tous ses éléments disent aussi quelque chose sur l'idéologie que Marcos attribue réellement à ses lecteurs. En citant Borges, et en essayant de démontrer par là le caractère non idéologique de son discours, en se moquant de son propre message politique et du discours des gauches traditionnelles, en parlant de dialogue et en communiquant sous forme de lettres, Marcos montre qu'il est convaincu que le sens commun partagé par ses lecteurs est celui de la fin des idéologies et que même un guérillero critique vis-à-vis de nombreux aspects de l'idéologie dominante de son époque et de sa société, s'il veut gagner des adeptes pour sa cause, n'a pas d'autre solution que de se plier à ce sens commun. L'apparence critique de son discours illustre ainsi l'énorme scepticisme qui existe actuellement par rapport à l'efficacité que peut avoir une opposition à l'hégémonie de la fin des idéologies. Pour nous, lecteurs, cela implique que l'idéologie devient plus difficile à reconnaître, puisque qu'elle est souvent cachée derrière une façade critique très à la mode.

Ce nouveau langage n'a pas été apprécié par tout le monde. La prose de Marcos et le privilège qu'il accorde à une certaine jouissance esthétique ont provoqué le mépris de la part de divers dirigeants révolutionnaires plus orthodoxes comme Schafik Handal du Salvador qui qualifia Marcos de bouffon, de la part d'une autre guérilla mexicaine contemporaine, el Ejército Popular Revolucionario, dont les dirigeants parlent des zapatistes en termes de « guerrilla lite [sic] » et « guerrilleros poetas », et encore de ETA qui, au moment de rejeter la proposition de Marcos de chercher ensemble une solution pour le conflit armé dans le Pays basque, disait :

nous voudrions aussi qu'il soit bien clair que ce n'est pas notre objectif de participer à aucun type de pantomime ou d'opérette pour pouvoir gagner la faveur des couvertures des journaux internationaux, des pages web ou d'être un motif pour le suivant t-shirt à la mode à la Gran Vía de Madrid³³.

Selon ces guérilleros, qui perçoivent littérature et action comme deux pôles d'une contradiction logique et d'une

• 30 *Ibid.*, p. 67 (communiqué du 3 1995).

• 31 EZLN, *Docu comunicados I*, op. 1994, p. 239 (com du 28 mai 1994) ; (...)

• 32 *Ibid.*, p. 172 d'août 1996).

• 33 ETA, commu presse, *La Jornada* janvier 2003.

opposition réelle, les zapatistes accordent un poids exagéré à la façon d'entrer sur scène et à la littérature, ce qui irait au détriment de leur efficacité en termes politiques.

Même si beaucoup d'entre nous préfèrent sans doute les armes littéraires des zapatistes aux armes de feu employées par ces autres groupes armés, la critique de ceux-ci pose une question sur laquelle nous ne pouvons faire l'impasse, même si nous ne pouvons pas y répondre. Plus spécifiquement, elle mène à nous demander dans quelle mesure les milliers de pages de texte de l'Armée Zapatiste et en particulier les centaines de pages de fiction écrites par Marcos ont contribué à changer la politique mexicaine et les façons de considérer les peuples indiens. Pour pouvoir répondre à cette question, il faudrait effectuer une recherche sociologique et employer des moyens d'analyse qui ne sont pas les nôtres. On peut affirmer, néanmoins, que l'EZLN n'est pas dans une situation enviable. Sans avoir atteint ses principaux objectifs, les zapatistes sont progressivement oubliés. Comme le disait Régis Debray il y a plusieurs années, une position intermédiaire n'est jamais favorable à un révolutionnaire³⁴.

D'autre part, il n'est pas de doute que les mêmes traits qui ont provoqué la critique ou le silence des hommes politiques et le mépris des guérillas traditionnelles, ont fait que le grand public a été séduit par l'écriture de Marcos et a manifesté son appui à sa cause. Une fois de plus, il est difficile de déterminer quels sont les résultats concrets qui dérivent de cette séduction. Dans l'actualité, Marcos doit se sentir confronté à un dilemme impossible à résoudre. S'il prend à nouveau les armes, on va le criminaliser ou au moins l'accuser d'être irresponsable ; s'il continue à écrire des communiqués ou des récits sans que ceux-ci aient des effets politiques concrets, il est possible qu'il soit relégué définitivement aux archives folkloriques de la littérature rebelle mexicaine.

• 34 Debray (Régis), « A guerilla with a difference », *New Left Review*, n° 218, juillet-août 1996, pp. 128-137. (...)

Bibliographie

Bartra (Armando), « Mitos en la aldea global » dans Subcomandante Insurgente Marcos, *Relatos de el Viejo Antonio*, CIACH, Chiapas, 1998, pp. 7-17.

Bruhn (Kathleen), « Antonio Gramsci and the Palabra Verdadera: The Political Discourse of Mexico's Guerrilla Forces », *Journal of Interamerican Studies and World Affairs*, Summer 1999, vol. 41, n° 2, pp. 29-56.

Debray (Régis), « A guerilla with a difference », *New Left Review*, n° 218, juillet-août 1996, pp. 128-137.

ETA, « Communiqué de presse », *La Jornada*, 1er janvier 2003.

EZLN, *Documentos y comunicados I*, México, Era, 1994.

EZLN, *Documentos y comunicados II*, México, Era, 1995.

<http://www.elzn.org>

García Márquez (Gabriel) et Pombo (Rafael), « Habla Marcos », *El País*, 25 mars 2001, pp. 6-7.

Gelman (Juan), « Nada que ver con las armas », *La Jornada*, 21 avril 1996.

Paz (Octavio), « Chiapas : hechos, dichos, gestos », *Vuelta*, n° 208, mars 2004, pp. 55-57

Paz (Octavio), « La Selva Lacandona », *Vuelta*, n° 231, février 2006, pp. 8-12.

Rico (Maite) et de la Grange (Bertrand), *Subcomandante Marcos: la genial impostura*, Madrid, Aguilar, 1998. (*Sous-commandant Marcos : la géniale imposture*, Paris, Plon, 1998.)

Sosa Álvarez (Ignacio), *Ensayo sobre el discurso político mexicano*, México, UNAM/Porrúa, 1994.

Subcomandante Insurgente Marcos, *Don Durito de la Lacandona*, Chiapas, CIACH, 1999.

Subcomandante Insurgente Marcos, *Detrás de nosotros estamos ustedes*, Barcelona, Plaza y Janés, 2000.

Vanden Berghe (Kristine), *Narrativa de la rebelión zapatista. Los relatos del Subcomandante Marcos*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert, « Nexos y Diferencias », 2005.

Vanden Berghe (Kristine), « Memoria de la memoria y conquista de la conquista en el discurso zapatista », *América. Cahiers du Criccal*, n° 31, 2004, pp. 279-286

Vargas Llosa (Mario), « México en llamas », *El País*, 16 janvier 1994, pp. 13-14.

Vázquez Montalbán (Manuel), *Marcos: El señor de los espejos*, Madrid, Aguilar, 1999.

Zima (Peter von), *Ideologie und Theorie : eine Diskurskritik*, Tübingen, Francken, 1989.

Notes

1 Zima (Peter von), *Ideologie und Theorie : eine Diskurskritik*, Tübingen, Francken, 1989.

2 Sigal (Silvia), « Poder, intelectuales, campo cultural. Reflexiones alrededor del caso argentino », dans *Literatura y poder*, sous la direction de C.De Paepe e.a., Leuven, Leuven University Press, 1995, « Series D. Litteraria », pp. 45-58.

3 Vargas Llosa (Mario), « México en llamas », *El País*, 16 janvier 1994, pp. 13-14.

4 Paz (Octavio), « Chiapas : hechos, dichos, gestos », *Vuelta*, n° 208, mars 2004, pp. 55-57 et « La Selva Lacandona », *Vuelta*, n° 231, février 2006, pp. 8-12.

5 Pour une discussion plus élaborée du caractère prétendument postmoderne de l'EZLN, voir Vanden Berghe (Kristine), *Narrativa de la rebelión zapatista. Los relatos del Subcomandante Marcos*. Madrid/Frankfurt : Iberoamericana/Vervuert, « Nexos y diferencias », 2005, pp. 163-193.

- 6 Bruhn (Kathleen), « Antonio Gramsci and the Palabra Verdadera : The Political Discourse of Mexico's Guerrilla Forces », *Journal of Interamerican Studies and World Affairs*, Summer 1999, vol. 41, n° 2, pp. 29-56.
- 7 Subcomandante Insurgente Marcos, *Don Durito de la Lacandona*, Chiapas, CIACH, 1999, p. 79 (communiqué du 7 août 1995).
- 8 Sosa Álvarez (Ignacio), *Ensayo sobre el discurso político mexicano*, México, UNAM/Porrúa, 1994.
- 9 <http://www.ezln.org>, communiqué d'octobre 2002.
- 10 Subcomandante Insurgente Marcos, *Don Durito de la Lacandona*, *op. cit.*, p. 100 (communiqué du 14 janvier 1996) ; EZLN, *Documentos y comunicados II*, México, Era, 1995, p. 49 (communiqué du 22 septembre 1994).
- 11 Subcomandante Insurgente Marcos, *Don Durito de la Lacandona*, *op. cit.*, p. 68 (communiqué du 30 juin 1995).
- 12 *Ibid.*, p. 90 (communiqué du 16 janvier 1996).
- 13 Bartra (Armando), « Mitos en la aldea global » dans : *ibid.*, p. 12.
- 14 Vanden Berghe (Kristine), « Memoria de la memoria y conquista de la conquista en el discurso zapatista », *América. Cahiers du Criccal*, n° 31, 2004, pp. 279-286.
- 15 EZLN, *Documentos y comunicados I*, México, Era, p. 163 (communiqué du 23 février 1994) ; EZLN, *Documentos y comunicados II*, *op. cit.*, p. 57, (communiqué du 22 septembre 1994).
- 16 García Márquez (Gabriel) et Pombo (Rafael), « Habla Marcos », *El País*, 25 mars 2001, pp. 6-7.
- 17 Gelman (Juan), « Nada que ver con las armas », *La Jornada*, 21 avril 1996.
- 18 La critique la plus connue sur ce point est probablement celle de Maite Rico et Bertrand de la Grange, *Subcomandante Marcos : la genial impostura*, Madrid, Aguilar, 1998.
- 19 Subcomandante Insurgente Marcos, *Don Durito de la Lacandona*, *op. cit.*, p. 12 (communiqué du 10 avril 1994).
- 20 *Ibid.*, p. 164 (communiqué du 12 octobre 1996).
- 21 *Ibid.*, p. 53 (communiqué de mai 1995).
- 22 *Ibid.*, p. 154 (communiqué du 18 septembre 1996).
- 23 *Ibid.*, p. 124 (communiqué du 6 avril 1996) et p. 153 (communiqué du 18 septembre 1996).
- 24 Cité par Vázquez Montalbán (Manuel), *Marcos : El señor de los espejos*, Madrid, Aguilar, 1999, introduction, sans page.
- 25 Subcomandante Insurgente Marcos, *Don Durito de la Lacandona*, *op. cit.*, p. 75 (communiqué du 17 juillet 1995 et communiqué de septembre/octobre 1995).

26 *Ibid.*, p. 18 (communiqué du 11 mars 1995).

27 *Ibid.*, p. 137 (communiqué du 5 juillet 1996).

28 *Ibid.*, p. 33 (communiqué du 4 avril 1995).

29 *Ibid.*, p. 91 (communiqué du 14 janvier 1996).

30 *Ibid.*, p. 67 (communiqué du 30 juin 1995).

31 EZLN, *Documentos y comunicados I, op. cit.*, 1994, p. 239 (communiqué du 28 mai 1994) ; EZLN, *Documentos y comunicados II, op. cit.*, 1995, p. 200 (communiqué du 16 janvier 1995) et p. 274 (communiqué du 14 mars 1995) ; Subcomandante Insurgente Marcos, *Detrás de nosotros estamos ustedes*, Barcelona, Plaza y Janés, 2000, pp. 160 et 172 (discours d'août 1996).

32 *Ibid.*, p. 172 (discours d'août 1996).

33 ETA, communiqué de presse, *La Jornada*, 1^{er} janvier 2003.

34 Debray (Régis), « A guerilla with a difference », *New Left Review*, n° 218, juillet-août 1996, pp. 128-137.

Pour citer cet article

Référence électronique

Kristine Vanden Berghe, « Idéologie et critique dans les récits zapatistes du Sous-commandant Marcos », *COntEXTES* [En ligne], n°2 | février 2007, mis en ligne le 15 février 2007, Consulté le 11 juillet 2009. URL : <http://contextes.revues.org/index208.html>